

ne produisez plus assez. Il est vrai que vous essayez l'expédient temporaire d'exporter du fromage et du bétail, et c'est heureux que vous puissiez ainsi pour un temps passer à travers l'épreuve, mais vous savez bien que l'herbe et le bétail ne viendront éternellement pas plus que les pins et le blé ; ils sont gouvernés par des lois plus sûres que celles de la Puissance. Alors vous aurez à faire ce qu'ont fait les populations de la vieille Angleterre (et certes plus-tôt vous le ferez et plus vous sauverez), c'est-à-dire apprenez à fabriquer vous-même, ce dont vous avez besoin, et ainsi vous aurez un marché, non seulement pour votre minot de blé, mais aussi pour votre sac de pommes de terre, (qu'on me dit être offertes maintenant à douze sous le minot, parce que vous ne trouvez pas de consommateurs chez vous), et vos volailles, et vos fruits et vos légumes et chaque produit de votre champ, de votre jardin et de votre basse-cour, et non-seulement cela, mais la valeur de vos produits aussi bien que celle des marchandises que vous achetez, resteront pour l'amélioration de votre propre pays. C'est la politique qu'ont adoptée les populations de la Nouvelle Angleterre (ce qui leur donne une telle prise sur notre folie d'aujourd'hui) après qu'ils eurent passé par les phases d'un pays nouveau et qu'ils eurent épuisé comme je l'espère nous avons presque fait, la doctrine trompeuse du libre échange, doctrine bâtie sur des cris venus d'outre-mer, une doctrine adoptée en Angleterre seulement lorsqu'on a assumé que son habilité et sa facilité à manufacturer étaient certaines de lui conserver comme tributaires les autres nations. Mais les lois de la nature et l'instinct de préservation de soi-même ont été trop forts pour la sagesse même des manufacturiers Britanniques, et aujourd'hui "il y a enfin à ce qu'il paraît un revirement," et nous lisons dans un pamphlet circulé en Angleterre par un homme public distingué (Lord Bateman) ces paroles de sinistre présage :

" Nous avons à lutter à termes inégaux avec d'autres pays qui nous dépouillent de nos profits, ne payant rien à notre trésor et qui en même temps vendent plus bas que nous. Admettant que la théorie de commerce libre et sans restrictions avec toutes les parties de l'Univers soit aussi hardie que magnifique, admettant que cette idée par quiconque émise soit et grande et glorieuse dans sa conception, admettant que de lui donner effet ait été la politique longtemps acceptée de gouvernements successifs, on ne peut nier que le manque de réciprocité n'ait dès les premiers temps maté nos efforts philanthropiques et nous a forcés à confesser après un essai de trente années qu'en pratique notre libre échange ne l'est que de notre côté ; et que pendant que nous ouvrons nos ports au commerce et aux manufactures du monde, libres et sans restrictions, d'autres pays, sans nous offrir des avantages réciproques, prennent avantage sans scrupule de notre libéralité magnanime, mais désastreuse parce que cette libéralité n'est que de notre côté..... Nous avons essayé du libre échange et nous avons trouvé que cela n'avait pas réussi..... Nous avons fait de notre mieux pour convaincre les autres pays de ce qu'il y avait de raisonnable dans notre politique et pour tout retour ils rient de notre aveuglement et font la sourde oreille à nos remontrances."

Quelles paroles fourniraient une description plus nette de notre malheureuse position vis-à-vis des Etats-Unis et si les concitoyens de Cobden et Villiers, de Peel et de Bright commencent à revenir sur leurs idées, combien en arrière sont nos philosophes de village qui ont revêtu les vieux habits de ces économistes sans prendre en considération nos circonstances tout-à-fait différentes.

Votre propre expérience vous enseigne journallement la fausseté des déclarations des hommes du présent Gouvernement "qu'aucune industrie ne